

-610-

1951
oooooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 14 janvier 1951
Lucerne, Hôtel Gotthard

Rilet chéri,

Papa va mieux, pas assez bien cependant pour que nous puissions rentrer à Paris les jours prochains. Et Neuilly sera dur pour nous avec tous ses souvenirs de maman ; un chapeau qu'elle portait et les larmes jaillissent, et plus le chapeau est cocasse, ridicule, plus on a de peine. En même temps, ce sentiment d'avoir été plaqués, vachement quittés.

A vous, Rilet ; ah, vivez longtemps ! Ne m'épousez jamais mais vivez !

Votre amie,

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Lucerne, 19-1-51

Cher Rilet,

Nous ne pensons pas sans effroi à retrouver cet appartement si plein de souvenirs de Maman et Papa songe à l'échanger contre un plus petit. Mon frère s'en occupe en ce moment.

Les souvenirs que m'a laissés maman ? Les êtres ne sont jamais assez aimés. Nous avons fait, Papa et moi, vingt et trente fois plus qu'on fait d'habitude, et pourtant j'ai l'impression que nous n'avons pas encore fait assez, que Maman demandait encore plus, qu'elle demandait l'infini. Si elle avait survécu à Papa, c'eût été horrible.

A vous, Rilet, vous ne voulez pas m'écrire ? La mouette ci-contre vous dit d'écrire.

Alice

Gardez-vous de la grippe !

ooo

-611-

Alice Poirier à Henry de Montherlant

lundi 22-1-51

Rilet chéri,

Je ne sais pas pourquoi m'obsède ce matin une phrase de vous : « votre vie si mal conduite ».

Certainement. Mais uniquement parce que je vous ai aimé. Cet amour, c'était ma catastrophe. L'amour, c'est toujours la catastrophe.

Est-ce que je regrette quelque chose ? Non, non, Rilet, je pleure mais je ne regrette rien. Non, jamais. Je dois tout de même avoir raison quelque part. Raison absurdemment mais tout de même raison.

Votre amie,

Alice

Je voudrais mourir comme Maman. Après avoir écarté la religion dans ma vie, l'écarter dans ma mort. C'est de bonne qualité.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Lucerne, 26-1-51
Hôtel Gotthard

Rilet chéri,

Votre amie désire un petit mot de vous. Elle voudrait que vous lui envoyiez ces extraits de presse sur Malatesta. Et elle voudrait aussi connaître vos projets littéraires. Quand nous écrirez-vous la pièce attendue (1), celle où à l'amour de Mlle Andriot jeune, il serait répondu, et dans la mesure même où elle aime ? C'est ça que nous attendons de vous.

A vous, Rilet chéri. Je n'ai pas la moindre idée du jour ou de la semaine où nous rentrons. Papa n'est pas encore remis,

Alice

Note (1) : ***Celles qu'on prend dans ses bras***. Pièce en trois actes de Montherlant, publiée en 1950, représentée au théâtre de la Madeleine le 20 octobre 1950, avec Victor Francen et Gaby Morlay. Cette pièce sera reprise en 1957 au Théâtre des Ambassadeurs, avec Victor Francen dans le personnage de Ravier. Victor Francen est très apprécié de Montherlant comme acteur. Il jouera ce drame pendant une dizaine d'années tant en France qu'à l'étranger. "*Victor Francen a la stature et le port des héros tragiques. Sa bouche reste ouverte dans la douleur comme les bouches de masques grecs. Il voit ses spectres avec l'œil fixe d'Oronte.*" (Montherlant).

-612-

Résumé de la pièce : “Trois personnages dans cette pièce : Ravier l'antiquaire, 58 ans, épris d'une jeune fille de 18 ans, Christine Villancy, qui lui résiste. La collaboratrice de l'antiquaire, Mlle Andriot, sorte de réplique d'Andrée Hacquebaut, (ou d'Alice Poirier ? ndlr.) l'aime en secret et jalouse Christine. Montherlant nous décrit la passion de Ravier : pleine de fougue, d'amertume et de lucidité. Un service important que Ravier rend à Christine lui livrera la jeune fille. “Tu mens ! Tu es fausse. Tes yeux mentent, ton corps ment, toutes les papilles de ta peau mentent. Tu n'es pas à moi, tu ne me donnes rien, tout est faux dans ce que nous faisons en ce moment. ” Ravier sans illusions s'abandonne à son désir.” (Perruchot, Montherlant, NRF, p.133). En exergue de sa pièce, Montherlant cite un extrait de son livre *Pitié pour les femmes* : “ Voyez-vous, il n'y a qu'une façon d'aimer les femmes, c'est d'amour. Il n'y a qu'une façon de leur faire du bien, c'est de les prendre dans ses bras. Tout le reste, amitié, estime, sympathie intellectuelle, sans amour est un fantôme cruel, car ce sont les fantômes qui sont cruels; avec les réalités on peut toujours s'arranger.” (Costals à Solange, *Pitié pour les femmes*).

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neuilly, 3-2-51

Rilet chéri,

Nous ferez-vous une petite visite, à Papa et à moi ? Il se peut que nous ne restions que quelques jours à Neuilly. Papa ne peut plus vivre dans cet appartement tout plein de la présence de Maman et en attendant que mon frère nous en trouve un autre, nous irons vraisemblablement dans le Midi.

Amicalement à vous,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

lundi 12 février 51

Rilet chéri,

J'aimerais tout de même vous voir. Ne voulez-vous pas avoir la gentillesse de me téléphoner et que vous veniez une après-midi ? Je vous ferais un grog.

Je suis maintenant maîtresse de maison, et pas seulement avec un monsieur : avec deux. Ça me prend beaucoup de temps, hélas ! Je n'ai pas de bonne et rien que le ménage, la cuisine, le repassage, etc. Ajoutez à cela les courses, Papa étant en ce moment malade et ne pouvant m'aider en rien, au contraire : c'est moi qui dois m'occuper de lui. Enfin, je pense que nous pourrions tout de même partir à Menton vers le 15 mars.

Je tâche – la nuit parce que je n'ai pas de temps dans le jour – d'écrire en une quinzaine de pages ce que j'ai à dire de neuf en religion.

-613-

Je pense que cette quinzaine de pages, Paulhan qui assure être mon ami, pourrait tout de même la publier dans ses *Cahiers de la Pléiade* ! Qu'il y ait quelque chose de neuf à dire aujourd'hui sur la religion, c'est sûr. C'est devenu le fief des imbéciles et des tièdes. Mais je trouve en dépit de mon courage partout les portes fermées. Enfin, persistons. Il y a beau temps que j'ai sacrifié ma vie à l'amour – et aussi à Dieu.

Rilet chéri, si je veux vous voir c'est aussi qu'après ces 15 pages pour Paulhan, j'aimerais écrire quelque chose sur vous. Ça me reposerait. Si vous venez, nous en parlerions et vous m'apporteriez les livres et articles qui me seraient nécessaires.

A vous, je vous aime. A propos, pourquoi nous sommes-nous disputés ? Il est tellement évident que même si vous ne m'épousez jamais, j'aime encore mieux votre amitié que rien !

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 24/2/51

Rilet chéri,

Je voudrais bien que vous lisiez les pages que vous trouverez à côté, dans la grande enveloppe.

Mais comme je me rends compte que cette lecture sublime, c'est tout de même beaucoup demander à votre héroïsme, alors je joins une bouteille de vermouth. J'imagine qu'une gorgée de vermouth qui accompagnerait une gorgée de lecture, ça passerait mieux.

Quel embêtement tout de même de ne pas trouver de Revue pour me publier ! J'ai quelque chose à dire.

Voilà Rilet chéri. J'ai eu un coup au cœur, mardi soir, en lisant dans le Carrefour que vous veniez de partir pour l'Afrique du Nord.

Aussi, je vous ai téléphoné le lendemain matin et j'ai entendu votre chère voix.

Amicalement,

Alice

P.S. Vous ne téléphonez jamais pour entendre ma voix ?

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 3 mars 1951

Rilet chéri,

Ci-joint les deux dernières pages – modifiées – de mon texte. C'est mieux ainsi je crois, et j'ai voulu que vous l'ayez avant Paulhan. J'ai quelque chose à dire et en dépit de mon peu de capacité à savoir me débrouiller dans la vie, ça devrait tout de même être connu.

-614-

Je suis sûre que ce que j'écris intéresserait certaines âmes – et les meilleures. Il faut donc qu'on sache que j'existe. Hier j'ai vu Paulhan et il m'a réclamé ce texte. Je le fais un peu attendre, je crois que c'est mon intérêt et que j'aurai ainsi une légère chance que peut-être il ne me recalera pas. Qu'il me dise au moins à qui m'adresser.

J'ai beaucoup à faire avec Papa qui continue à être malade. Je crois qu'il ne se remettra que par un séjour dans le Midi, et bien qu'il ne soit pas très enthousiaste, nous devrions partir bientôt.

Mais j'aimerais vous voir. J'aimerais même que vous alliez dans la même direction que nous. Vous avez eu un boulot formidable, cet hiver, avec toutes ces pièces de théâtre et vous avez certainement besoin, vous aussi, de vous reposer. Il y a 15 ans déjà, Rilet, vous m'aviez promis que vous viendriez à Menton quand nous y sommes...

Mais en attendant, vous voir. J'ai peur de téléphoner, et d'être rabrouée. Pourquoi d'ailleurs ? Je donne tout et vous n'avez besoin de rien donner. Mais enfin, j'ai tout de même peur et ça me donne ensuite le cafard pour 15 jours. Alors téléphonez vous, Rilet. Ne dites pas votre nom, je reconnaitrai votre voix si elle est douce.

Bien affectueusement à vous,

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 17 mars 51

Rilet chéri,

Je suis bien certaine d'une chose. Je ne serais votre femme que si j'étais belle comme un astre – ou alors universellement admirée pour un génie aussi grand que le vôtre. Sans cela... aucune chance. Au fond, c'est cruel, car c'est alors compter pour rien la vertu. C'est alors dire que le naturel, et la simplicité, et l'authenticité, tout cela est désespérément insuffisant pour mériter d'être votre femme.

Quant à moi, je sais – et je l'ai su ce 15 avril 1929 où je vous ai vu pour la première fois (vous savez, dans ce petit bureau des Nouvelles Littéraires, et vous sortiez à peine de la crise des « *Fontaines du Désir* »), quant à moi je sais que ce sera vous mon mari – ou alors personne.

Pourtant, je ne vous trouve pas beau, non. Vous êtes beaucoup moins bien que mon propre frère, par exemple. (1)

J'ai donné mon texte à Paulhan puisqu'il demandait de le lire. Pourquoi les chrétiens disent-ils qu'on arrive à la certitude de l'existence de Dieu par la seule réflexion philosophique ? C'est à la certitude de sa non-existence qu'on arrive.

Rilet chéri, je me sens bien plus près de vous – de ce qu'il y a de bon en vous – quand je ne vous vois pas que quand je vous vois. Et puis j'aime cette photo de vous qu'il y avait l'autre semaine dans « *Opéra* ». J'aimerais que vous y ressembliez encore.

-615-

Désirez-vous me revoir avant ma mort ? (Il est à peu près certain que je couve le cancer, moi aussi, et je n'attendrai sûrement pas, comme Maman, jusqu'à 76 ans pour en mourir...) (2)

Rilet chéri, je désirerais tout de même vous embrasser à fond – avec ce grand sanglot infini et comblé – avant ma mort.

C'est comme si une cruauté inouïe était suspendue sur moi.

Mais je vous aime,

Alice

P.S. Pourquoi dites-vous que l'homme intelligent ne se marie pas ? Alors votre père était un idiot ?

Notes (1) : Pourquoi Alice écrit-elle une phrase désagréable qui ne pourra en rien améliorer sa relation avec son Adoré ! (2) Alice Poirier décèdera à 95 ans... Elle avait les gènes de son père !

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 21 mars 51
Printemps !

Rilet chéri,

J'ai fait un drôle de rêve. Vous m'aviez donné rendez-vous, pour discuter de mon prochain article sur vous, sur la plate-forme d'un autobus.

Or, je me suis souvenue ce matin, que les autobus étaient en grève. Toujours votre ambiguïté...

En tous cas, j'aimerais entendre le son de votre voix. Belle voix chaude et d'or – la seule chose que je trouve belle en vous – et qui me reposera de la voix de P(aulhan), qui vraiment me navre au téléphone. (En lui parlant de bouche à bouche, ça va encore. Parfois même chantante et agréable. Mais au téléphone ! J'en suis glacée...)

Ah Rilet, que le printemps vous soit doux. Je voudrais que vous soyez comme mon matou dans la cour, et qui sanglote tout le jour (et toute la nuit !) après une chatte pourtant peu belle et qu'il ne remarquait pas il y a huit jours.

Votre amie, et jusqu'à mon trépas, bien entendu,

Alice

J'ai lu dans *le Figaro* que Léautaud (1) avait parlé de la « perruque » de P(aulhan). Horreur et abomination, serait-ce possible ? Avec vous, au moins, le doute n'est pas possible. Remarquez d'ailleurs que je suis ivre de rage contre Léautaud. Ce blasphème !

Note (1) : **Paul Léautaud**, né le 18 janvier 1872 à Paris 1^{er} arrondissement, et mort le 22 février 1956 à Châtenay-Malabry, est un écrivain et critique dramatique français. La grande œuvre de Paul Léautaud est son **Journal** écrit presque chaque jour pendant plus de 60 ans — de 1893 à sa mort en 1956 — au cours de longues veillées, à la lueur des chandelles. « *Je ris de moi, le soir, enfermé seul dans ma chambre, assis à mon petit bureau, devant mes deux bougies allumées, de me mêler d'écrire, pour quels lecteurs, Seigneur ! au temps que nous sommes.* »

-616-

Ce sont des pages écrites chaque jour sur des faits, des circonstances du jour. Léautaud parle de ses impressions, de ses amours, de ses animaux, trace les portraits des personnages du monde littéraire qu'il rencontre au *Mercure de France* (Jammes, Coppée, Moréas, Schwob, Rachilde, Colette, de Régnier, Billy, Picasso, Matisse, Mauriac, Jünger, Malraux, Cocteau, Jouhandeau, Drieu et bien d'autres).



Paul Léautaud (1872-1956)

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 24 mars 51

Rilet chéri,

Ressuscitez pour moi, c'est ce que je me souhaite ; Pâques ne peut être pour moi que « votre » résurrection.

J'ai trouvé un sujet d'article « le sens de l'ironie dans l'œuvre de M. ». Est-ce que ça vous dit quelque chose ? Vous savez qu'on vous refuse le sens de l'ironie et je n'ai jamais compris pourquoi. Il y a beaucoup de passages dans votre œuvre où vous vous fichez des autres et de vous-même et c'est une des choses, personnellement, que je goûte le plus en vous.

Amicalement,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

lundi 2 avril 51

Vous voyez, Rilet, la réponse de Paulhan. C'est difficile, ce que je veux. Persévérer, cependant : « Celui qui persévérera jusqu'au bout sera sauvé ».

J'ai quelque chose à dire, j'ai à manifester ce « christianisme athée » auquel, après toute ma vie de réflexion, j'ai abouti. Et je crois que c'est important, plus important que les écrits de Queneau (1). Il y a des hommes – les plus intelligents, les meilleurs – qui ont « dépassé », dans leur cœur, l'Eglise, et il faut le dire.

Ah Rilet, si j'avais le choix, j'aimerais mieux être tuée et le dire, que renoncer à le dire et garder ma vie.

(Et si j'étais illustre, vous voudriez bien devenir mon époux).

La vie est difficile. Pourtant il y a une voie droite, une voie qui fait qu'on ne s'abaisse pas, qu'on ne se crotte pas : et c'est de tenir à ce qu'on a voulu soi-même. Etre soi-même, il n'y a pas d'autre noblesse. Vie « mal conduite » ? Peut-être. Comment la noblesse, aux yeux du monde, serait-elle autre chose que folie ? Un Daniel-Rops qui « fait » dans le christianisme et qui ramasse force sous à cela, vit certainement beaucoup plus « intelligemment » aux yeux du monde, que moi. Je ne « fais » pas dans le christianisme : je dis que les meilleurs n'en veulent plus. Mais il se peut que ma valeur, comme dit Paulhan, ne soit en effet pas monnayable.

N'aurai-je donc que cette immortalité, ce « bercement dans la mort » dont j'ai parlé et auquel je crois ? Comme vous m'aimerez, Rilet, comme vous me « bercerez », quand je serai morte ! Alors vous vous apercevrez de cette chose que je vous ai dévoilée dès le premier jour : vous m'aimez.

A vous. Gardez la lettre (celle de Paulhan à Alice, ci-dessous, ndlr.) que vous me rendrez quand nous nous verrons,

Alice

Note (1) : **Raymond Queneau**, né au Havre le 21 février 1903 et mort à Paris 13^e le 25 octobre 1976, est un romancier, poète, dramaturge français, cofondateur du groupe littéraire Oulipo.



Raymond Queneau 1903-1976

-618-

Lettre de Jean Paulhan à Alice Poirier

NRF Paris, 30 mars 1951

(lettre dactylographiée)

Paris, 43, rue de Beaune - 5, rue Sébastien-Bottin (VII^e)

Chère Alice,

Je suis toujours embarrassé. Il me semble bien qu'il y a dans vos versions successives une sorte de progrès intéressant, une précision plus grande. Mais...

Je suis horriblement gêné par votre manque de méthode. Il me semble qu'avant toute étude de cet ordre, il faut se demander (et se dire) à quelles conditions on tiendra une conclusion pour vraie : de quelles illusions on se défie, à quelles illusions au contraire on est prêt à se confier. Bref quelle est la méthode que l'on suivra. C'est ce que vous ne tentez même pas. Or une nouvelle solution en soi du problème de la liberté n'intéresse personne. Ce qui peut être intéressant ce serait, soit que vous montriez par des exemples familiers quelle est pour nous à tout instant la gravité actuelle du problème – soit que votre méthode soit d'une rigueur, d'une inflexibilité particulière. Vous me dites que votre théorie est meilleure que celle de Sartre. Il se peut. Mais Sartre n'a jamais cherché à résoudre le problème de la liberté (). (Puis laissez-moi vous dire que vous connaissez très mal Sartre, et pas du tout les philosophies qu'il prolonge, de Husserl et de Heidegger.)*

Je pars, pour une semaine, en Angleterre.

*Avec toute l'amitié de
Jean P.*

() Je veux dire : il s'est posé toute sorte de problèmes généraux – et il s'est trouvé qu'il avait à résoudre du même coup celui de la liberté.*

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi matin 6 avril 1951

Rilet chéri,

Je vous aime, je n'ai jamais aimé et je n'aimerai jamais que vous d'amour, mais il me semble que je ne ferai pas aujourd'hui le premier pas vers vous.

Vous m'avez durement offensée, après tout, vous avez répondu à 25 ans de dévouement et d'amitié en me déclarant un soir que j'étais stupide, que je vous exaspérais, et que vous m'aviez assez vue.

-619-

Si tel est votre sentiment, votre vrai sentiment, alors la ligne droite, pour moi, ne fait aucun doute : il ne faut pas « mendier » cette amitié que je crois précieuse, il ne faut pas courir après vous. J'ai au contraire à accepter que je vous ai sacrifié ma vie entière et que vous, vous avez répondu à ce don purement et simplement par la rupture. C'est atroce ? Mais qui me dit que la vie n'est pas atroce ?

Voilà, Rilet. Je voulais donc vous téléphoner puis il y a eu hésitation, peur d'être rabrouée, aussi une certaine répugnance, comment dire ? Il y a aussi eu, profondément et sourdement, ce « non », doux, suppliant et pressant, qui m'est apparu (peut-être à tort) comme le « non » même de Dieu. Alors, j'ai décidé que je ne vous téléphonerai pas.

A vous, Rilet, et adieu donc définitivement si vraiment vous avez décidé que mon affection et mon amitié n'ont ni valeur ni intérêt pour vous. Et après tout si je ne peux rien pour vous, pourquoi insisterais-je ? C'est vous que j'ai aimé, pas moi.

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 25 juillet 1951

Je pars, Rilet chéri. J'ai sonné à 6 heures ce soir chez vous et je ne vous ai pas trouvé.

C'est indécrottable, cet amour. Je crois d'ailleurs que vous n'y êtes, personnellement, pour rien. C'est seulement que vous êtes mon « premier amour » et que, chez une fille solitaire et profonde, ce « premier amour » doit être le dernier.

Je n'y peux rien, vous n'y pouvez rien, mais toute ma vie est là, brisée contre cet amour.

A vous, vous ne voulez plus me revoir ? J'ai été sage, pourtant.

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Zermatt, 3 août 1951
Hôtel Mont-Séverin

Tachez, Rilet chéri, si vous le pouvez, de venir quelques jours. Je vous jure qu'il ne sera pas question de mariage entre nous. Par contre, je vous lirai les premiers chapitres de mon roman (ça va, chose curieuse, beaucoup mieux qu'il y a dix ans...).

Est-ce qu'une femme a déjà romancé ses amours avec vous ? Je ne le crois pas mais ça attirerait sûrement des lecteurs. Ah venez, car après la 50^e page, je me sens bloquée et j'aurais besoin de votre expérience.

A vous,

Alice

ooo

-620-

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Zermatt, Hôtel Mont Cervin
28-8-51

Rilet chéri,

Ci-joint un edelweiss, cueilli dans les rochers à 2.300 m., exprès pour vous.

Il fait enfin beau et j'attends toujours votre apparition, comme Lohengrin.

Mais si vous n'apparaissez pas, n'aurai-je pas au moins un petit mot de vous ?
Votre petite lettre « annuelle » ?

Bien à vous,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Zermatt, 11 sept. 51

Rilet chéri,

Il fait un temps adorable, chaud, léger, inondé de soleil. Nous attendons mon frère samedi, et nous resterons encore quelques jours.

Ci-joint une fleur rare des Alpes – une viscaria – (en allemand : Lichtnelke : œillet de lumière).

La glorification de mes amours avec vous comporte en tout et pour tout 60 pages ; enfin je verrai ce que Paulhan en dira. En tous cas, c'était moi qui devais l'écrire, pas Jeanne Sandelion (1) qui n'a en aucune façon vécu l'histoire.

Amitiés, Alice

Note (1) : **Jeanne Brigitte Sandelion**, née le 14 septembre 1899 à Thoissey (Ain) où elle est morte le 2 octobre 1976, est une romancière et poétesse française. Elle animait des rubriques de courrier des lecteurs pour plusieurs magazines féminins. Elle est l'auteur de plusieurs romans et recueils de poèmes, mais c'est surtout par l'intérêt que lui a porté **Henry de Montherlant** qu'elle s'est fait remarquer. Échangeant de 1926 à 1963 une correspondance nourrie avec l'écrivain, elle a été, comme ses consœurs Alice Poirier et Mathilde Pomès, persuadée d'être le modèle essentiel de « jeune fille » pour certains personnages de son roman *Les Jeunes filles*.



Jeanne Sandelion (1899-1976)

-621-

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 30 sept. 1951
City Hôtel Bern

Je vous aime, Rilet chéri. Ni le temps, ni l'éloignement, ni la brouille, ne peuvent rien contre cette évidence éblouissante : je vous aime.

Dans ces conditions, pourquoi ne se marie-t-on pas ? Mes qualités ne sont pas féminines, c'est vrai : mais depuis quand, vous Montherlant, appréciez-vous les « qualités » féminines ? Il me semble que vous les méprisez, au contraire.

Alors ? En tous cas moi, je suis malheureuse si je ne vous épouse pas.

Alice

P.S. Je ne sais quand je reviens à paris. Nous attendons mon frère.

P.S. Mon roman qui est ridiculement court – 62 pages – me paraît par contre, beau. On dira que c'est mieux que vous, ce qui est faux mais ce qui me flatte...

Et surtout, on verra à quel point je vous aime. Je l'enverrai à Paulhan dès qu'il me le demandera.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Berne, le 4 octobre 51

Rilet chéri,

J'ai un scrupule. Je me demande si dans ces pannes de courant dont souffre si souvent notre amitié, je n'aurais pas, moi aussi, quelque tort.

J'oublierais, en somme, que je suis la femme, et que ce n'est peut-être pas exactement ce qu'il faut si je tiens tant que ça à faire de vous mon mari.

En somme, Rilet, voulez-vous que je vous laisse, désormais, la direction de notre amitié ? Je m'essaierai à être passive, comme une planche à pain. (Hum ! ça ne sera pas facile.)

Et puis je voulais aussi vous dire autre chose. Voulez-vous que je vous envoie mon roman ? (Pourquoi, après tout, Paulhan le lirait-il avant vous ?) C'est l'histoire d'une jeune fille qui a une formidable passion : devenir une artiste, et tout, (amour y compris), est orchestré autour de cette passion.

J'ai pensé que ça nous changeait un peu des héros de Sartre (lâches, hypocrites, pédérastes pour l'éternité). Il est évident que mon héroïne a un très beau caractère et que la liberté véritable, c'est elle qui la tient, et pas les héros sartriens. (J'aime beaucoup Sartre, pourtant ! Vous pas ? C'est son athéisme que j'aime. Ça me paraît « honnête ».)

-622-

On rira peut-être en lisant mon livre car l'amour pour vous, exclusif et absolu, est absolument évident, et pourtant, le génie à part, je ne vous vois que des défauts. C'est pour ça aussi que je voudrais que vous le lisiez. Vous avez peut-être des objections.

Amitiés,

Alice

Vu des nouvelles de vous dans Carrefour. Enfin ! Mais ces pièces sur la religion... moi je me sens de plus en plus athée.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 25 octobre 51

Rilet chéri, je « veux » vous voir. Peu m'importent les conditions.

Ah le temps qui soi-disant détruit les liens les plus forts ! Il ne détruit pas mon amitié pour vous. Au contraire tout se passe comme si elle devenait plus forte dans l'éloignement. (Et vous Rilet ? M'avez-vous oubliée ? Avez-vous pu m'oublier ?)

Cette querelle, je ne me l'explique plus aujourd'hui. Elle doit être l'effet d'un malentendu – de ma part.

J'ai dû croire que vous me demandiez quelque chose d'impossible alors qu'une seule chose est impossible pour moi : que je ne sois plus votre amie,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neuilly, mercredi 17 oct. 51

Rilet,

Je suis votre amie, je veux vous revoir, à quelque prix que ce soit.

Alice.

P.S. Dites-moi ce qu'il faut que je fasse pour que je vous revoie.

Si j'écrivais un « Triomphe de la Religion », cela voudrait dire pour moi pas de religion du tout. Il est sûr que la plus haute cime de l'âme repousse l'intérêt et la récompense : elle est haute « pour rien ».

ooo

-623-

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi soir 31 oct. 1951

Rilet chéri,

Je vous téléphonerai le 2 nov. Je me dis que ce jour-là, vous serez peut-être plus enclin à la douceur et à la bonté.

Je ne sais plus pourquoi je vous en ai voulu deux ans. Sans doute ai-je cru que vous me demandiez de tuer la tendresse pour vous dans mon cœur. Mais vous ne demandiez rien de pareil. Vous demandiez de ne pas en parler.

Or je puis évidemment n'en pas parler (tout en l'éprouvant encore et toujours).

Si je vous téléphone, c'est dans l'espoir de vous voir. Et aussi de vous demander si vous voulez ce texte de mon roman, qui est le vôtre (j'en ai 3 exemplaires, un pour moi, un pour vous et un pour Paulhan).

A vous,

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 6 nov. 51

J'ai pleuré en voyant la charmante image dans « *Opéra* ». Vous voyez, c'est cet enfant-là que j'ai aimé, c'est de cet enfant seul que j'ai pu dire : « Il est mon premier amour, mon seul amour » et sans doute pas de l'homme fermé et dur qu'il est devenu.

Je vous ai connu quand vous étiez déjà un homme et que moi j'étais encore cela. C'est peut-être là tout mon malheur.

Envoyez-moi le « Prince ».

Alice

Qu'il n'y a qu'un amour, oui, évidemment.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi nov. 51

Rilet aimé,

Je ne peux vivre sans vous voir. Je promets que je ne parlerai plus jamais de mariage.

Ci-joint les deux cartes que je voulais glisser sous chacune de vos portes en sonnant comme un pendu. Mais j'ai renoncé à ce projet.

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 11 nov. 1951

Rilet chéri,
Je vous ai aimé jeune fille. Et je vous aime aujourd'hui, encore, au seuil de la
vieillesse.
C'est sans fin cet amour. Et en même temps douloureux, affreux.
Pourtant aujourd'hui, je ne souhaite plus qu'une chose. Vous voir, vous parler, de
littérature, de ce que vous voudrez. Regarder ensemble les sculptures de Papa.
Ah Rilet, quel tort ai-je donc pour tant avoir de mal ?
Tâchez d'être mardi soir chez vous car à six heures, je sonnerai – une fois.
Mon ami, mon seul ami,

Alice.

P.S. J'ai relu les *Jeunes Filles*. Votre sentiment pour A. Hacquebaut, est-ce celui
que vous avez pour moi ? Vous me trouvez laide ? Vous n'avez pour moi que de
l'indifférence, c'est cela ?

Pas une seule seconde, je n'ai cru cela de vous. Depuis le premier jour et jusqu'en
juillet 1949, la dernière fois que je vous ai vu, j'ai cru que vous m'aimiez (pas par désir
physique).

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi soir 13.11.51

Rilet chéri,

Ne croyez-vous pas que la vertu, lorsqu'elle est maniée à l'état pur, peut être pour
les êtres et pour les choses un poison ?

Il me semble que j'expérimente cela dans ma vie. J'ai les plus hautes vertus, mais
comme je les emploie sans la moindre astuce, j'arrive à tout détruire. Rilet, il y a des
moments où je me dis que je dois être « invivable » et le tragique là-dedans, c'est que
ce n'est pas la faute à mon mal mais à mon bien, à ce qui précisément en moi mérite
le respect.

Rilet, mon ami, voulez-vous que j'essaye (avec votre aide) de devenir un peu plus
intelligente ? Il n'y a qu'aujourd'hui que je me rends compte que ce mot de vous :
« votre vie si mal conduite », était peut-être la vérité. Mal conduite non pas parce que
je vous aime, mais parce que je ne sais rien faire, ni pour moi ni pour vous, de ce
trésor précieux.

Bien tristement,

Alice.

-625-

P.S. J'ai sonné ce soir chez vous. Mais désormais ce sera le jour où vous me le demanderez vous-même. C'est dur ce chemin, Rilet, tellement opposé à ce que j'ai toujours fait jusqu'à présent. Mais pourquoi personne ne m'a-t-il jamais dit ces choses ? Les autres savent ça dès l'enfance.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi soir 16.11.51

Vous répondez à l'amitié en me chassant. Prenez garde ! (1) Cela ne vous portera pas bonheur le jour où vous mourrez.

Adieu. Pensez-y et adieu.

Alice.

Note (1) : Alice n'est pas contente ! Sans doute a-t-elle sonné à l'adresse de Montherlant, au Quai Voltaire ?

ooo

QUELQUES CARTES POSTALES D'ALICE POIRIER adressées à MONTHERLANT
en 1951



Lucerne, 14 janvier 1951



Lucerne, 25 janvier 1951

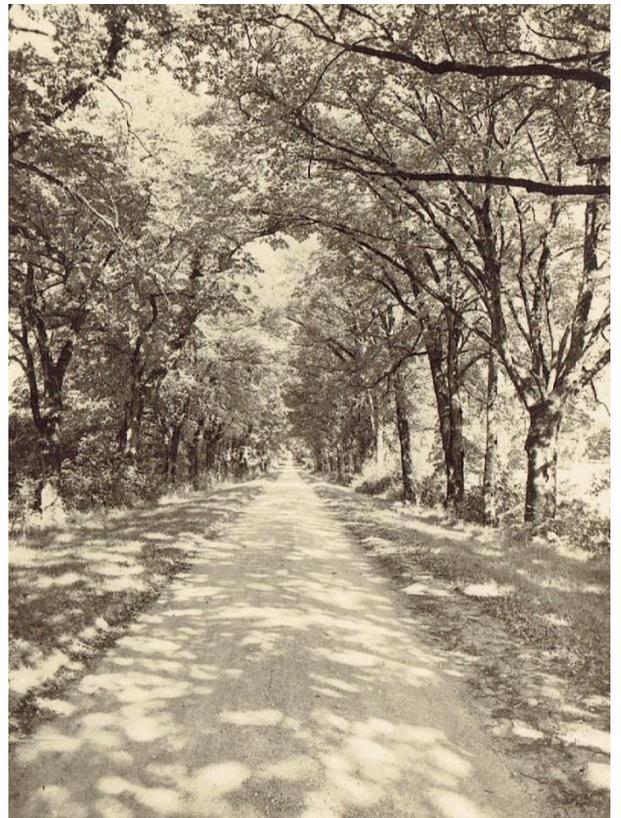
-627-



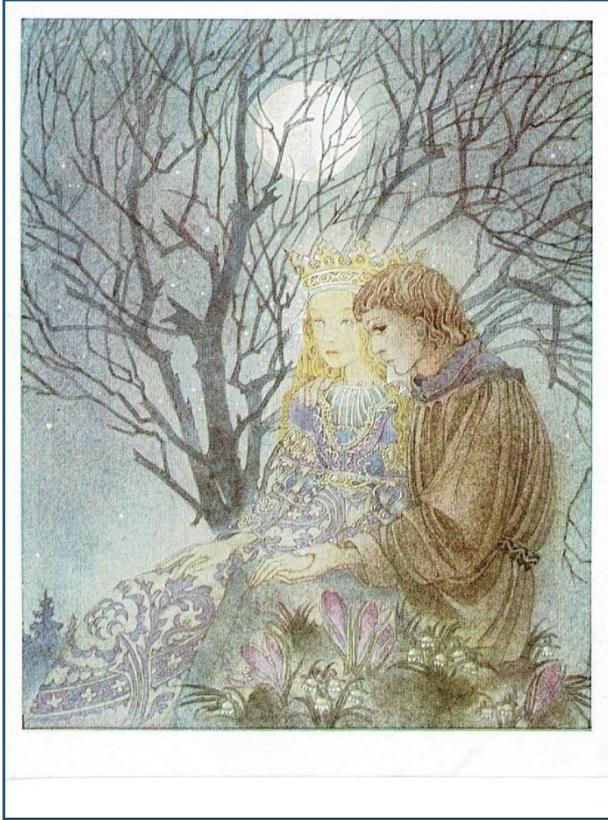
Lucerne, 19 janvier 1951



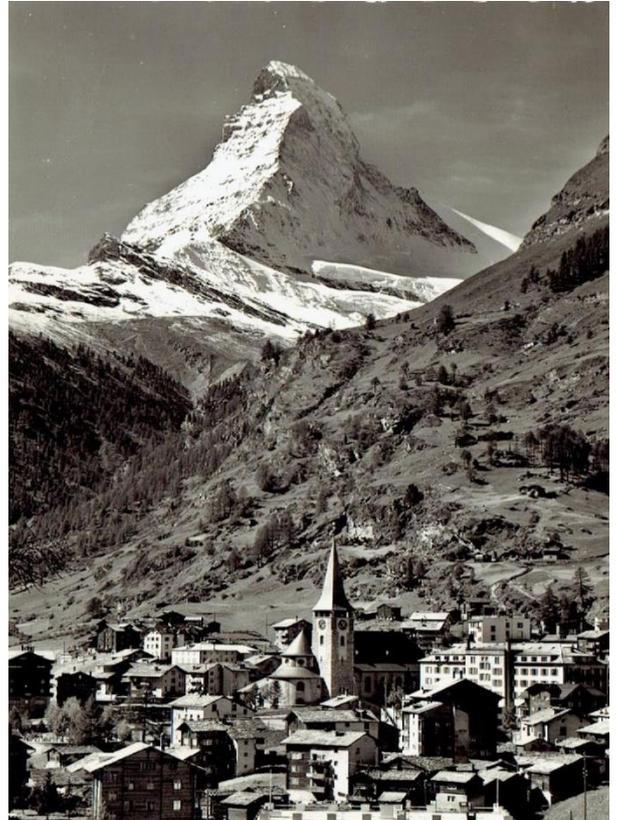
Neully, 3 février 1951



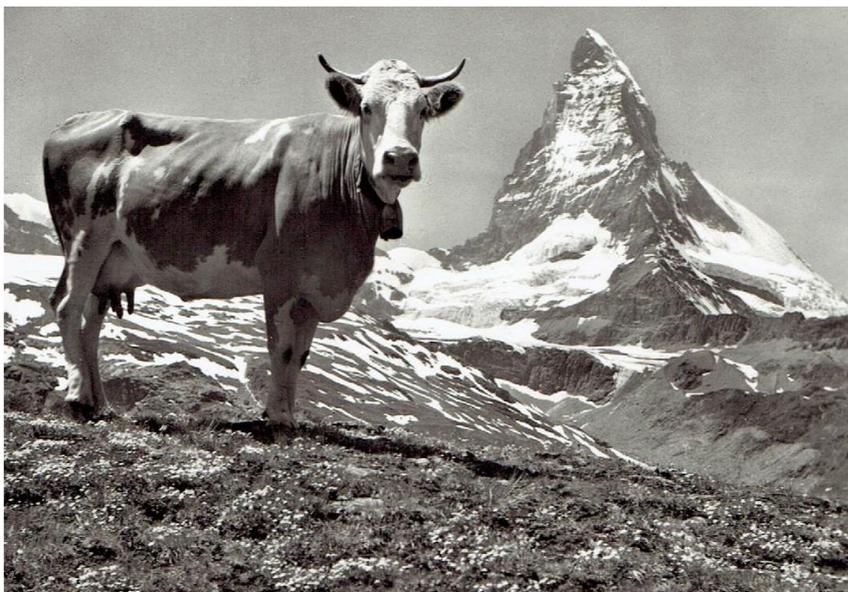
Lundi 22 janvier 1951



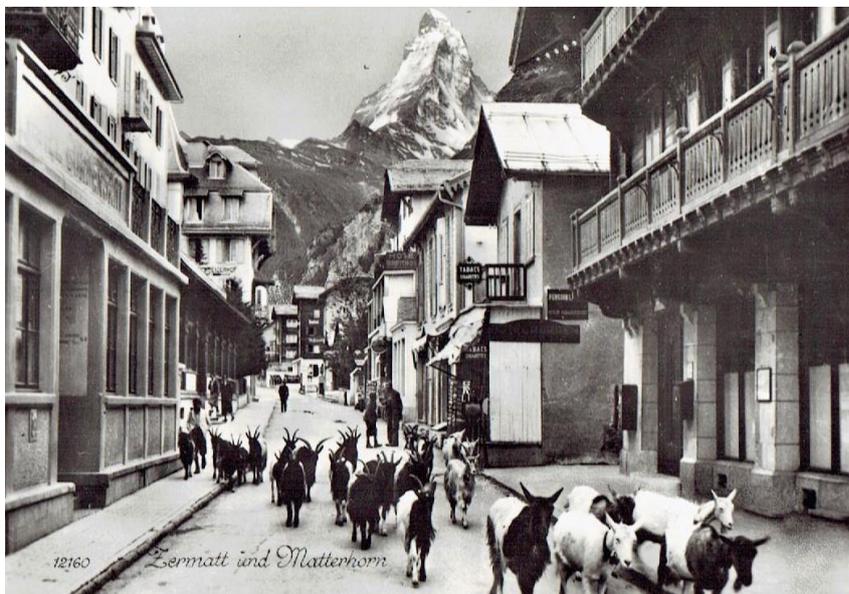
24 mars 1951



Zermatt 3 août 1951



Zermatt, 11 septembre 1951



Zermatt 28 août 1951

